

Philippe
BESSON

**Vous
parler
de mon fils**

sélection
**GRAND PRIX
DES
LECTEURS**
2026

NOUVEAUTÉ

« D'une infinie
justesse. » **ELLE**

POCKET

PHILIPPE BESSON

VOUS PARLER
DE MON FILS

ROMAN

Julliard

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Julliard, Paris, 2025
ISBN : 978-2-266-35358-8
Dépôt légal : janvier 2026

« En temps de paix, les fils ensevelissent leurs pères.
En temps de guerre, les pères ensevelissent leurs fils. »

Hérodote, *Histoires*

1.

Assis au bord du lit, je fixe le verre d'eau posé sur la table de chevet, auquel je n'ai pas touché, et m'étonne de déceler un léger tremblement à la surface. Relevant la tête, je m'attarde sur la chemise, pendue à un cintre, que Juliette a préparée pour moi. Puis je regarde les rideaux qui filtrent la lumière du matin : on devine que le soleil est déjà là, violent. Et je songe qu'on n'aurait peut-être pas dû dire oui.

En tout cas, moi, ça m'allait, le retranchement, le calme, après la catastrophe et le tumulte (même si c'était un faux calme comme il y a des faux plats), ça m'allait, la vie de tous les jours (même si je sais bien que la vie ne sera jamais plus normale) : j'étais prêt à m'en accommoder.

J'imagine qu'on ne pouvait pas refuser. La proposition partait d'un bon sentiment. Les gens tenaient tellement à nous montrer qu'ils n'oublient pas, et à nous témoigner leur soutien, leur solidarité, quelque chose qui ressemble à de l'affection. Bon, ils voulaient exprimer de la colère aussi, parce que la nôtre est devenue la leur : je comprends.

De toute façon, Juliette a accepté d'emblée quand ils sont venus exposer leur idée, ils étaient cinq, ils avaient formé un comité, mais évidemment ils ne se lanceraient

pas sans notre accord : impossible de faire machine arrière. Elle a trouvé que ce serait bien, que c'était important. Elle a sûrement eu raison. Enfin, ce n'est sans doute pas ce qui l'a convaincue, c'est plutôt qu'elle en avait besoin, pour ne plus étouffer, pour expulser son chagrin et sa rage, pour tenter de supporter, au moins quelques heures, la folie d'avoir perdu un enfant.

Je suis seulement vêtu du caleçon que je porte la nuit. Je pourrais me lever et pourtant je garde les pieds arrimés au sol, les mains posées à plat sur le matelas, le cou rentré dans les épaules ; j'ai l'impression qu'il vaut mieux que j'attende un peu, pour ne pas risquer un étourdissement. Depuis quelque temps, le matin, je ne me sens pas d'aplomb, j'ai peur de tomber, ça me fait comme des vertiges, il faudrait sûrement que j'en parle au médecin, mais si je le fais il va me sortir des explications psychologiques, et je n'ai pas envie de penser à ce qui tourne dans ma tête, à ce qui me serre le cœur. Juliette, elle, est debout depuis longtemps, je l'entends qui s'affaire à la cuisine, j'entends les bruits de tiroirs, de cuillers, de couteaux, de bols, de portes de placard, des bruits ordinaires et cependant, ce matin, je jurerais qu'ils sont précipités, maladroits ; je dois me tromper.

Derrière les rideaux, d'autres bruits, ceux de la rue : un camion de livraison qui s'est garé pour décharger sa marchandise, des automobilistes impatients qui klaxonnent, des habitués qui discutent à la terrasse du café d'en bas, une valise qui roule sur le trottoir, le *cling cling* de la porte de la pharmacie ; en semaine, nous parviennent également les cris des gamins dans la cour de récréation

de l'école primaire juste à côté. On a emménagé ici il y a quinze ans, juste après notre mariage, je connaissais le quartier, j'y traînais quand j'avais seize, dix-sept ans, et Juliette, l'endroit lui a plu, elle disait que ça ressemblait à un village, elle disait aussi : « On ne voit pas la mer mais on entend les mouettes, on sent le vent du large, c'est ce qui compte. » Elle a grandi à Pornichet, elle était attachée à cette idée de la mer. À Saint-Nazaire, c'est pas tout à fait pareil, je veux dire : la mer, ce n'est pas vraiment pour se baigner, bien sûr on a des plages, mais nos vies, elles tournent autour des chantiers navals, on est d'abord une ville ouvrière. Les stations balnéaires, c'est plus loin.

Finalement, je me lève et j'aperçois aussitôt mon reflet dans le grand miroir en pied. Je contemple mes tatouages sur les avant-bras, souvenirs d'une jeunesse que je croyais turbulente, mais où, au fond, je me contentais d'imiter mes copains. Je contemple aussi ma maigreur. C'est dans les gènes, il paraît, il n'y a qu'à voir mon père. D'ailleurs, moi-même, je l'ai refilée à mes fils, cette satanée maigreur. Les collègues se moquent de moi, m'appellent « le manche à balai », ou « la planche à pain ». Pourtant, quand j'étais chaudronnier, je n'ai jamais demandé d'aide à qui que ce soit pour la manutention, j'ai du muscle, il faut pas croire, mais rien n'y fait, ils me chambrent. Enfin, ils me chambraient. Maintenant, ils n'osent plus trop. J'enfile un tee-shirt ample, je flotte dedans.

Dans la cuisine, je me dirige vers Juliette pour déposer un baiser sur sa bouche, comme tous les jours depuis plus de quinze ans, c'est devenu machinal à force, mais aucun de nous deux n'y a renoncé. Peut-être que c'est

ça, être un couple, ces gestes répétés, ces attentions particulières, ces choses qu'on ne partage avec personne d'autre. Le baiser est furtif, il n'est pas accompagné de tendresse, mais qu'importe, il existe. Elle dit : « Tu as bien dormi ? » Elle pose la question par réflexe, par habitude, elle sait que non, on n'a pratiquement pas fermé l'œil de la nuit, on connaît par cœur la respiration de l'autre quand il ne dort pas, et puis on tournait et on virait dans le lit, on soufflait fort parce qu'on était agacés par cette insomnie, on n'a véritablement rendu les armes qu'aux premières lueurs du jour. Et moi, je réponds : « Bof », sans détailler, sans m'attarder. Elle ne relève pas, on ne va pas discuter de l'anxiété et de la tristesse et des idées noires qui nous privent de repos. Elle dit : « Tu peux aller réveiller Enzo ? Je fais griller le pain. »

Je pousse la porte lentement, la pièce est plongée dans l'obscurité, l'ouverture vient jeter un peu de lumière sur la moquette, mon fils dort d'un sommeil profond, je le sais, on apprend aussi à reconnaître la profondeur du sommeil de ses enfants, et Enzo a toujours été un gros dormeur, c'est un calvaire de le sortir de son lit aux aurores. Je préférerais le laisser dans le confort ouaté des draps. Il paraît sans défense, mais je trouve surtout qu'il n'est atteint par rien, blessé par rien, et ça me semble magnifique. Je m'approche sans bruit, me penche sur lui. Et je ne bouge plus.

Dans l'enfance, je me souviens, il y avait des gamins qui pleuraient, criaient, gambadaient, au petit bonheur la chance, dans les jambes de ma mère : c'étaient ceux qu'elle gardait ; elle était nourrice. On habitait au nord de la ville, le hameau des Acacias, un lotissement sorti

de terre à peu près au moment de ma naissance, il y avait beaucoup de jeunes couples, les femmes travaillaient, elles lui confiaient leurs bambins. Elle a pris sa retraite l'an dernier, après avoir expliqué qu'elle était bien contente d'arrêter parce qu'à la longue ils l'avaient épuisée, tous ces gosses, mais je crois que son boulot lui manque quand même un peu. C'étaient, pour moi, comme des frères et sœurs de passage, ils restaient deux ou trois ans, je m'attachais à certains d'entre eux, alors que je grandissais ils avaient toujours le même âge, quand j'ai eu dix ou onze ans ils m'ont saoulé, ils faisaient du bruit, ils prenaient de la place, ils accaparaient ma mère, et puis ça m'est passé, j'ai recommencé à les aimer, c'était une distraction, la maison ressemblait à un campement. Je n'ai jamais imaginé de ne pas avoir d'enfants moi-même (d'ailleurs, l'appartement, on l'a pris avec trois chambres dès le départ, on savait ce qu'on voulait). Contempler Enzo dans son sommeil pourrait me faire venir des larmes. Surtout que son grand frère me manque. Il me manque à me taper la tête contre les murs.

Quand je reviens, je sens l'odeur du pain grillé. Juliette ne s'étonne pas de me voir me pointer seul. « Tu n'as pas osé le réveiller, pas vrai ? » Je mens. « Si, si, je l'ai appelé, mais tu sais comme il est... » Elle lève les yeux au ciel, semblant me signifier : « Sois un père, pour une fois. Et moi, j'ai besoin de pouvoir compter sur toi », mais, bien sûr, elle ne le dit pas. Ce n'est pas le jour pour une prise de bec. Je mets en marche la machine à expresso, qu'on a achetée il y a deux mois, chez Lidl, en remplacement de la vieille, qui avait rendu l'âme, et je fais couler nos deux cafés, court pour Juliette, allongé

pour moi ; c'est ma part du boulot, le matin, comme s'il s'agissait d'un truc d'homme ou de maître de maison – oui, c'est un peu ridicule, c'est ainsi. Juliette s'est déjà installée à table, elle beurre ses tranches de baguette, ce geste aussi je le connais par cœur.

« À la météo, ils ont annoncé qu'il allait faire 29. C'est vraiment n'importe quoi, ces températures. Non mais t'imagines, 29 degrés, fin mai ? Par chez nous ! » Elle parle du temps qu'il fait. Elle parle du temps qu'il fait parce que c'est un sujet de conversation, et pour ne pas parler d'autre chose. Elle parle souvent du dérèglement climatique, des canicules qui sévissent en août, des vagues gigantesques qui submergent la côte à l'automne, des tempêtes qui emportent tout sur leur passage, s'en désole, et moi je hoche la tête. Oui, en effet, c'est n'importe quoi, ce monde est devenu fou. Elle ajoute : « Au moins, en portant du blanc, on aura un peu moins chaud. » Elle voit le bon côté, le côté pratique, c'est le moyen qu'elle a déniché pour ne pas sombrer. J'acquiesce en silence. Elle enchaîne, comme pour elle-même. « Et ça va durer toute la semaine prochaine, on aura même 31 lundi, tu te rends compte ? » Je partage son affliction d'un regard compréhensif. Il ne faut surtout pas évoquer ce qui nous attend.

Du reste, cela fait combien de temps que nos discussions portent sur des sujets, disons, subalternes ? Depuis quand esquivons-nous l'essentiel pour nous concentrer sur l'accessoire ou l'ordinaire ? (Mais bon, c'est ça aussi, un mariage qui dure.) Cela dit, si d'aventure, je le lui faisais remarquer, Juliette me le reprocherait. Elle me jetterait à la figure : « Quand je t'ai parlé de trucs graves, tu ne m'as

pas écoutée, tu te rappelles ? » Elle aurait raison. La première fois qu'elle m'a glissé à l'oreille : « Je crois qu'il se passe quelque chose avec Hugo, il n'est pas bien », je me suis, en effet, contenté de hausser les épaules.

Juliette avait vu juste. *Ça avait commencé*. Il y avait eu les premières remarques sur sa façon de s'habiller. Ce jour-là, il portait un tee-shirt rouge qui s'était délavé en passant à la machine et qui tirait depuis sur le rose. Un garçon de son collège avait crié sur son passage : « Le rose, c'est pour les filles. » Un autre avait surenchéri : « Ou pour les fiottes. » Puis les deux s'étaient fait un check et avaient rigolé. Sur le moment, Hugo, lui, n'avait pas ri. Et c'est peut-être son absence de réaction qui avait déclenché l'engrenage. S'il avait pris cette agression comme une moquerie sans importance, s'il avait ri avec ceux qui venaient de balancer leur saloperie en croyant se rendre intéressants, s'il était entré dans leur jeu, ils ne seraient peut-être pas allés plus loin. Ou, au contraire, s'il avait fait remarquer que les clichés, c'était naze, s'il avait souligné l'injure, expliqué qu'on ne devait pas employer des mots comme « fiotte », il aurait sans doute agacé ses attaquants, mais également démontré qu'il n'avait pas peur d'eux. Au lieu de ça, rien, le mutisme. Et un embarras visible. Alors ils ont compris qu'ils l'avaient blessé, qu'ils *pouvaient* le blesser.

Qu'on me comprenne bien : Hugo ne porte aucune responsabilité dans ce qui lui est arrivé, aucune. Simplement, on se dit que parfois les choses basculent à cause de presque rien. Que parfois l'insoutenable se faufile dans un minuscule interstice.

À notre grande surprise, Enzo apparaît. Il a sans doute été dérangé par notre conversation ou alléché par l'odeur du pain chaud. Il est encore ensommeillé. Ses cheveux sont tout en bataille, il porte la marque de l'oreiller sur sa joue gauche. Du haut de ses neuf ans, notre fils est angélique, mais il l'est encore plus dans ces instants-là, qui lui échappent complètement. Il s'installe à sa place sans même nous adresser un regard. Juliette lance un « Bonjour, quand même ! » tonitruant. Pour toute réplique, il murmure un « 'jour » à peine audible. Ma femme est au bord des sanglots.

On petit-déjeune en silence, comme si la singularité de cette journée nous avait soudain rattrapés. Les rais du soleil viennent illuminer la toile cirée et aveuglent un peu Enzo. Cependant, il ne s'agit que d'une brève distraction. On ne voit que la place de l'absent, la chaise du manquant.

On ne s'est pas encore habitués, d'ailleurs est-ce qu'on s'habituerait un jour ?

Depuis qu'Hugo est parti, j'ai appris que c'est ce genre de situation qui est le plus cruel, qui fait le plus de mal. Parce que ce n'est pas philosophique, la mort, ce n'est pas au-dessus de nous, ce n'est pas ailleurs, c'est très concret, et c'est là. C'est une chaise vide dans le petit matin tranquille, malgré le soleil qui éclabousse.

Quand Enzo avale sa dernière gorgée de chocolat chaud, Juliette lui lance : « Tu files à la douche. Papa et maman iront après toi. » D'ordinaire, c'est Juliette qui commence, moi qui enchaîne, les enfants passent en dernier, on les

laisse dormir un peu plus longtemps, et, pendant qu'ils se douchent, elle débarrasse la cuisine, je lui donne un coup de main, on vérifie les cartables, on lit nos mails, je sors la voiture du garage pour gagner du temps, tout le monde doit être prêt pour partir à 8 h 15. Certains matins, je trouvais cette routine un peu usante. Aujourd'hui, ce qu'il en subsiste me paraît à la fois rassurant et cruel.

Juliette range les tasses, les bols, les cuillers, les cou-teaux dans le lave-vaisselle, à la place qui leur est assignée, tandis que je m'occupe de remettre au frigo beurre et confiture, dans le placard, le paquet de sucre, de passer un coup d'éponge. Je ne me rappelle plus quand cette répartition des tâches s'est décidée ; il y a longtemps en tout cas. Les amies de Juliette lui disent : « Tu as de la chance d'avoir un mari qui t'aide. Le mien, il met juste les pieds sous la table. » Je voudrais bien être l'homme qu'elles décrivent, mais ce n'est pas le cas, je suis juste un gars qui ne peut pas rester immobile quand quelqu'un s'affaire, ou qui accomplit et répète des gestes sans y penser, c'est tout. Je ne sais pas ce que c'est d'être un mari exemplaire, ou un père aimant, je n'y ai jamais réfléchi, je n'ai pas non plus été éduqué pour, je voulais juste être un mari et un père, sans adjectifs accolés.

Et aujourd'hui, je dois admettre que je n'ai pas été attentif ou consciencieux, ni comme mari ni comme père. La preuve, quand Juliette a appris qu'un même avait malmené notre fils dans la cour de récréation et qu'inquiète, elle m'en a parlé, je lui ai d'abord opposé une sorte de moue. « Tu veux dire quoi, par "malmener" ? » Elle a répondu : « Si j'ai bien compris, l'autre l'a poussé et fait

tomber. Hugo a saigné du coude. Et c'est vrai qu'il a une sacrée éraflure. C'est d'ailleurs parce que je m'en suis aperçue qu'il a craché le morceau. » J'ai joué la prudence. « Mais on en est sûr au moins ? Il n'invente pas ? Si ça se trouve, il se l'est faite tout seul, cette éraflure, il est tellement manchot, et il a la trouille qu'on l'engueule. » Oui ma première réaction – je me le reproche encore – ç'a été de remettre en cause le récit qui m'était fait, de douter de la parole de mon fils et de penser que ma femme se faisait mener en bateau ou s'inquiétait pour pas grand-chose. Quand elle a insisté, j'ai objecté : « Bon, OK. Mais on a tous chahuté dans la cour. C'est vieux comme l'école. Tu te tracasses inutilement. » Comme elle s'agaçait, j'ai continué à relativiser. « Les garçons sont des garçons, tu n'y changeras rien. » Je crois même m'être dit, en secret : il apprend la vie, le gamin, c'est pas plus mal à quatorze ans. Non, je n'ai pas été un mari ni un père exemplaire. J'ai même été à peu près le contraire.

Une sonnerie de téléphone vient déranger notre routine. Juliette s'éloigne et décroche. Elle me tourne le dos, je l'entends s'échauffer légèrement. « Oui, je te jure que ça va... Non, non, ne t'inquiète pas... Neuf heures et demie, c'est très bien... Enzo ? Évidemment qu'il a compris ce que c'est qu'une marche blanche, c'est plus un bébé... Il tiendra le coup. On tiendra tous le coup... Oui, ils ont appelé hier, on a décidé que je leur parlerais juste avant de démarrer... C'est pour ça qu'on fait tout ça, non ? Pour dire qu'on pense à lui, et qu'on ne pardonne rien... Oui, grosso modo, c'est ce que j'expliquerai... Bon, maman, il faut que j'aille me préparer, là... À tout à l'heure. » Quand elle raccroche, elle revient vers moi.

« C'était ma mère. Ils passeront nous chercher à la demie pour qu'on parte ensemble. » Je dis : « D'accord. »

Mes beaux-parents habitent Pornichet, il leur faut vingt minutes en voiture pour rejoindre Saint-Nazaire. Je suppose qu'ils ont demandé à Lola de s'occuper du service de midi aujourd'hui, ou alors ils ont exceptionnellement fermé. Ils tiennent une crêperie sur le port, qui ne désemplit pas. Lola, c'est leur bras droit. D'ailleurs, c'est à elle qu'ils proposeront en premier de racheter quand viendra l'heure de la retraite. Ils auraient aimé pourtant qu'un de leurs enfants reprenne l'affaire familiale, mais Juliette a gardé trop de mauvais souvenirs de la crêperie, ouverte sept jours sur sept, de onze heures du matin à minuit, parfois une heure, bondée à la belle saison quand les touristes débarquent, elle a vu ses parents se tuer à la tâche, renoncer à toute autre vie, ne pas trouver le temps de s'occuper de leur progéniture, elle ne veut pas de ça pour elle. Quant à Christophe, son frère aîné, il vit à Nantes, travaille dans une banque (d'ailleurs il est d'astreinte aujourd'hui, on ne le verra pas), il ne risque pas d'assurer la relève non plus. Moi, pour la première fois, je songe qu'on devrait peut-être y réfléchir. Jamais avant je ne l'ai envisagé. Jamais. Et, de toute façon, je m'alignais sur Juliette. Maintenant, je me demande si on ne devrait pas changer de ville, changer de maison, changer de métier, changer de tout. Ailleurs, il n'y aurait pas les images qui blessent. Mais on ne va pas parler de ça. Depuis qu'Hugo est parti, on ne parle jamais de la suite ; du reste de nos vies.

Enzo réapparaît, il n'a pas séché ses cheveux correctement, d'habitude sa mère lui en ferait la remarque, le

reconduirait fissa dans la salle de bains pour frotter énergiquement la serviette sur sa tête de linotte, mais pas ce matin, nous ne lèverons pas le camp avant un bon moment, elle doit penser que les cheveux auront largement le temps de sécher, et, de toute façon, elle n'arrive pas à concentrer son attention sur quoi que ce soit, ou plutôt elle pense uniquement à cette marche qui se prépare, tout ce qui n'est pas la marche ne l'atteint pas, ne la concerne pas. Moi, je souris en contemplant mon fils, je devine qu'il va retourner dans sa chambre, s'habiller en vitesse puis se caler contre le rebord de sa fenêtre pour jouer à ses jeux vidéo, sans le moindre coup d'œil pour son lit défait, pour la pièce en désordre. Néanmoins, à lui non plus, cette journée ne doit pas sembler ordinaire et, ce matin, manier sa console ne sera pas seulement un réflexe, mais aussi une façon de s'occuper l'esprit avant l'épreuve qui s'annonce.

C'est lui qui a tenu à venir. On lui avait laissé le choix. « Si tu préfères, tu vas chez papi et mamie, ils te garderont le temps de la marche. » On estimait que ce n'était peut-être pas la place d'un gamin de neuf ans, et frère de la victime, cette manifestation, parce que le moment va être pesant et rude, et qu'il y aura la foule, et les regards braqués sur nous, donc sur lui. Il a répondu : « Non, je veux être là. Pour mon frère. » Sa détermination et la simplicité avec laquelle il l'a exprimée ont interdit toute discussion.

Son frère. C'est à lui que je pense – forcément – tandis que je me dirige à mon tour vers la salle de bains. Dans le miroir, c'est son visage que je vois. Tout le monde était d'accord sur ce point : Hugo était mon portrait craché. Je l'avais longtemps nié, n'accordant pas de crédit

particulier à ces histoires de ressemblance ; cela étant, j'avais fini par l'admettre. Sur les photos de vacances, elle crevait les yeux, cette ressemblance. Ma mère m'avait même apporté, il n'y a pas si longtemps, un photomaton de moi à l'âge de treize ans, qu'elle venait de retrouver par hasard dans un placard, et l'avait placé à côté d'Hugo, pourtant réticent à cet exercice de comparaison, et chacun s'était écrié que oui, c'était frappant, il n'y avait rien à dire, les chiens ne faisaient pas des chats. Maigre comme moi, je l'ai déjà mentionné. Le même regard sombre, les mêmes cils épais, qui donnent parfois l'impression d'avoir été soulignés de khôl (un de mes potes guitaristes en mettait quand on avait dix-sept ans, il disait : « Comme ça, on jurerait des frangins. ») Et la même ligne de grains de beauté sur le torse, au point que des inconnus s'en étonnaient quelquefois, l'été, sur la plage.

Côté caractère, en revanche, on n'était pas pareils. On ne causait pas beaucoup, lui et moi, mais lui, c'était à cause de sa timidité, il était tellement farouche qu'il rougissait à la moindre occasion, et bégayait quand il perdait ses moyens ; ça l'éloignait des enfants de son âge. Moi, je ne dis rien parce que je n'ai rien à dire, point. Il était maladroit, il ne savait à peu près rien faire de ses dix doigts. Et je suis un manuel, en tout cas j'ai du goût et même, je crois, des aptitudes pour les activités manuelles. Autre chose : il était bon à l'école, bon en orthographe et en calcul au primaire, bon en français et en maths au collège, pendant longtemps il a décroché les meilleures notes de sa classe ; ça non plus, ça n'aidait pas à sa popularité. Alors que moi, je n'étais pas doué pour les études, « incapable d'apprendre, incapable de retenir », écrivaient les profs sur mes bulletins, ce qui

causait le désespoir de mes parents et faisait marrer mes potes ; à quinze ans on m'a orienté vers un CAP, c'est comme ça que je suis devenu chaudronnier-tôlier, mon père m'avait dit : « Ils en cherchent aux Chantiers, et puis c'est un beau métier, tu verras. » Ces derniers temps, ses résultats s'étaient dégradés. C'est d'ailleurs à cause de ce net relâchement que j'ai finalement compris que le mal était profond. Mais c'était trop tard.

Dans le miroir, d'un coup, je ne vois plus mon fils. Je ne vois qu'un père qui a merdé.

J'ouvre le robinet, je me brosse les dents, quand je recrache du sang se mêle au dentifrice. Ensuite je répartis de la mousse à raser sur mes joues. D'ordinaire, le week-end, je ne me rase pas, mais Juliette m'a dit : « Il y aura les gens de la télé, les photos, il faut que tu sois impeccable, on ne peut pas faire négligés. » La lame passe et repasse, toujours de la même manière, d'abord la joue droite, puis la gauche, le menton, la moustache et enfin le cou. Il me revient qu'un soir, Hugo est rentré à la maison avec un bleu à la joue, il a prétendu qu'il s'était cogné contre un réverbère, il marchait en pianotant sur son téléphone, il n'avait pas vu le poteau, on en a rigolé tous les deux, je lui ai dit d'arrêter de passer autant de temps sur son portable, il a dit : « Oublie », on a rigolé de nouveau, il est allé dans sa chambre. Un père qui a merdé, oui, c'est exactement ça.

J'entre dans la douche. La haute pression de l'eau chaude sur mon visage, sur mes épaules me fait du bien. J'essaye de ne penser à rien, sauf justement à l'eau chaude sur ma peau, puis au gel Tahiti, pour laver la transpiration

de la nuit, enlever les impuretés. Et voilà que malgré moi, mais avec une sorte de tendresse, je me souviens combien on aimait, après s'être baignés, puis avoir bronzé, aller se doucher sur la plage des Libraires à Pornichet, pour ôter le sel qui s'était déposé sur la peau, la crème solaire dont on s'était enduits, le sable qui collait aux chevilles, aux mollets. C'est une plage pour les familles, avec une vue incroyable sur la baie, qui va jusqu'à la pointe de Penchâteau au Pouliguen, on adorait y venir en août, je ne sais pas si on sera capables d'y retourner un jour.

Après m'être séché, je me faufile dans la chambre pour m'habiller. Et cependant, mon premier mouvement est de m'affaïsser sur le lit. Il m'a suffi d'apercevoir la photo de nous quatre, prise devant l'*Euribia*, le paquebot qu'on a livré aux Italiens l'an dernier, dans le cadre posé sur la commode, et aussitôt, c'est comme si toute ma vie avait défilé. Nous avions la vingtaine, tout juste, quand nous nous sommes rencontrés, Juliette et moi, c'était dans un café sur le port, après une journée de boulot, j'étais venu là avec des collègues, pour échapper à la pluie battante et parce que le soir venu, parfois, on avait du mal à se séparer, on n'avait pas vraiment de vie personnelle, ni de vrai chez-soi, on prenait un verre, on jouait aux fléchettes, au flipper, et cette fille est entrée, une allure folle, avec un mélange de délicatesse et d'aplomb, et je me suis immobilisé, ma paralysie n'a pas duré longtemps, moins de cinq secondes si ça se trouve, mais assez pour que Cyril me file un coup de coude et me murmure : « Elle travaille aux Chantiers elle aussi, dans les bureaux, je l'ai croisée une fois, là-haut », et j'ai pensé : alors je vais la revoir. Nous avions vingt-cinq ans quand nous nous sommes mariés, à

l'église parce que ses parents y tenaient, mon père, qui est communiste, s'en serait bien passé, mais il avait posé un principe : c'est la mariée qui décide. Vingt-six ans quand Hugo est né, grand prématuré, on a eu peur qu'il ne survive pas à l'accouchement, puis pendant plusieurs semaines on a eu peur de le perdre, il était si menu, si fragile, marbré de veines, dans sa couveuse, on n'a jamais oublié, quand on l'a perdu pour de bon le mois dernier je sais qu'on s'est tous les deux rappelé ce moment-là, on a été ramenés à cette terreur, on a pensé : en fait c'était une semonce à sa naissance, le pire a fini par se produire. Trente et un ans quand Enzo est arrivé, comme une fleur, un cadeau. Aujourd'hui, j'en ai quarante. Et il faut continuer à vivre.

Pour m'occuper l'esprit, je me saisis de mon téléphone, oublié sur une commode, et, comme tous les jours, je vais sur le site de *Ouest France*. On y parle de la saison ratée du FC Nantes, une de plus. Esteban, mon plus vieil ami – on a fait le même CAP, lui et moi –, est un fervent supporter du club et se désole de ses médiocres résultats. Il se rappelle avec une nostalgie appuyée la grande époque des Canaris, le dernier titre de champion qui remonte à 2001, se console en pensant à la Coupe remportée en 2022. Je ne lui suis d'aucun secours, le foot ne m'a jamais vraiment intéressé. Esteban sera là, tout à l'heure, il n'a pas eu besoin de me prévenir, il sera au milieu des autres, il avancera au rythme de la foule, quand elle s'immobilisera il croisera les bras, se mordra l'intérieur des joues, c'est un sensible, même s'il refuserait ce qualificatif, et quand je me retournerai je l'apercevrai, il hochera la tête dans ma direction avec un pauvre sourire, je lui rendrai le même pauvre sourire, on aura les larmes

aux yeux, on baissera la tête au même moment pour ne pas pleurer, ça s'appelle l'amitié, ça n'a pas besoin de mots, de déclarations. Je songe que ce serait bien que les Nantais réalisent un jour une bonne saison de nouveau. Il y a aussi un article sur les élections, avec les derniers sondages, et je n'y prête pas attention, je n'ai plus voté depuis si longtemps, un autre sur l'Ukraine, sur cette guerre à nos portes qu'on oublie petit à petit, quelques lignes sur une femme qui a été tuée par son mari, une de plus, je ne m'attarde sur rien, je n'éprouve aucune curiosité, et c'est lamentable, je devrais me reprendre, la démocratie qui se joue, les hommes qui meurent sur le champ de bataille, les femmes qui tombent sous les coups, ça devrait m'interpeller, me navrer, ou me mettre en colère, mais non, je demeure amorphe. Finalement, je remarque un entrefilet, dans la rubrique « Le département », qui évoque l'organisation de la marche blanche, *en hommage au collégien*, un mois tout juste après son décès, *la date a été symboliquement choisie*, est-il précisé.

Hugo était en troisième à André-Malraux. En maths, il apprenait les résolutions de problèmes et les démonstrations ; en histoire, c'était « l'évolution du monde depuis 1945 » ; en SVT, « le corps humain et la santé » ; en physique-chimie, « l'énergie et ses conversions » ; il faisait de l'anglais en LV1 et de l'espagnol en LV2. Je le sais parce que j'ai rangé ses livres de classe, juste après. Il y a trois mois, on m'aurait posé la question : « Il a quoi au programme, votre fils ? », je n'aurais rien su répondre. La seule chose que j'avais comprise, c'est que sa matière préférée, c'était l'« éducation artistique et culturelle », bien que je sois incapable de dire par exemple à quoi correspondent

les « arts plastiques ». Mon fils suivait un enseignement qui m'était étranger, auquel je n'entendais presque rien, d'ailleurs je ne l'ai jamais aidé à faire ses devoirs, je n'ai jamais relu une seule de ses dissertations. Je me rassurais en me répétant : de toute façon, les ados n'ont pas envie que leurs parents s'occupent de leurs affaires.

Hugo jouait à Fortnite, écoutait de la musique, un casque sur la tête (de la pop, pas du rap, j'entendais des bribes quand il retirait son casque pour répondre à sa mère), ne pratiquait aucun sport, sauf un tout petit peu de skate (et ça me désolait parce que j'aurais bien aimé aller le voir disputer des matchs, de foot, de basket, de n'importe quoi, ou des tournois de judo, comme les pères le font avec leurs fils), lisait des livres qu'il empruntait à la bibliothèque, avait agrafé un poster de Rimbaud dans sa chambre (c'est lui qui m'a dit que c'était Rimbaud, en haussant les épaules, moi j'ignorais à quoi il ressemblait), avait grandi récemment, ce qui avait accentué sa maigreur, avait du mal à se lever le matin, à s'endormir le soir, évitait le conflit, ne s'énervait quasiment jamais, adorait son frère (le petit se blottissait contre lui, sur le canapé), aimait les bacon cheeseburgers et les crêpes au Nutella, buvait du Coca (ce qui faisait enrager sa mère), portait des pantalons trop larges, n'avait pas beaucoup d'amis. Cette liste-là, j'ai pu l'établir tout seul. Oui, si on m'avait interrogé au sujet de mon fils, c'est probablement ce que j'aurais mentionné. Mais je n'en aurais probablement pas dit davantage.

Ou alors ceci : sur la fin, il se plaignait de maux de tête, de douleurs au ventre, de crampes d'estomac, il avait parfois envie de vomir.

Depuis la chambre, j'entends l'eau couler dans la salle de bains. À son tour, Juliette prend sa douche. Sans la voir, je sais qu'elle a son regard aveugle, de longs moments d'immobilité, je le devine à l'eau qui n'éclabousse plus, ça peut durer cinq minutes. Certains jours, elle pleure, dos à la paroi, elle pleure à ne plus pouvoir s'arrêter, elle est secouée de larmes, ou se recroqueville, comme si elle se protégeait de coups qui lui seraient assénés. Je n'ose plus aller la déranger, au début je le faisais, mais j'ai saisi qu'elle répugne à être vue dans cette posture, cet effondrement, et qu'elle a besoin de rester seule sous le jet d'eau brûlante. Ma femme ne se remettra jamais de la disparition de son fils. Les gens ont beau lui expliquer (et moi avec eux) que le temps permet de guérir de tout, que la vie continue, employer toutes ces formules qu'on a entendues mille fois, qu'on a parfois employées nous-mêmes, à destination de nos amis, de nos proches dans la peine, dans le deuil, il y a quelque chose de cassé en elle, quelque chose qui ne se réparera pas. Le choc de la nouvelle, la sidération ont provoqué cette cassure. Après, le chagrin a déboulé ; le chagrin à perte de vue. Puis la colère, la culpabilité sont venues et n'ont fait que creuser un peu plus la fracture.

(Je songe que cette même salle de bains a pourtant été le théâtre du plus grand bonheur. Un soir, Juliette en avait jailli, tenant à la main un petit ustensile blanc et bleu que j'avais bêtement pris pour un stylo, et qu'elle avait tendu dans ma direction avec un sourire immense. J'avais soudain compris qu'il s'agissait d'un test de grossesse. Hugo venait d'entrer dans nos existences.)

C'est elle qui m'a dit, un jour : « Je suis allée devant son collègue à l'heure de la récréation sans me montrer. » Et moi, pauvre imbécile, je me suis agacé. « Tu n'as pas fait ça, quand même ? » Elle a ignoré mon objection. « Il m'a fallu moins de cinq minutes pour voir un truc. » J'ai sursauté et oublié mon indignation. « Quel truc ? » Elle a dit : « Il y avait deux garçons de son âge autour de lui qui s'amusaient, sur son passage, à mimer la peur, à faire comme s'ils étaient épouvantés, à se nouer les mains autour de la gorge comme s'ils étouffaient, et puis ils ont commencé à se moquer de lui, à rire comme des abrutis, finalement il y en a un qui l'a bousculé d'un coup d'épaule, et lui, il n'a pas réagi, il baissait la tête, il attendait que ça passe. » J'ai dit : « C'était sûrement pour rigoler. Tu sais, c'est pas forcément méchant. Les gamins, ils sont comme ça. Surtout à cet âge-là. » Je ne croyais plus tout à fait à mes propres explications, mais il fallait bien se rassurer, nous rassurer.

J'enfile lentement mes vêtements. En dernier, la chemise blanche. Je fais attention à ne pas la froisser. Quand j'étais enfant, c'était pour les grandes occasions, la chemise blanche. Les communions, les mariages. Ma mère en prenait grand soin, le blanc devait demeurer éclatant, il ne fallait surtout pas le mélanger avec les couleurs dans la machine à laver, le repassage était impeccable, la chemise accrochée à un cintre, rangée dans une armoire, dont on ne la sortait, donc, que pour les fêtes de famille, les moments solennels. Je n'ai pas oublié. Du coup, je suis toujours un peu intimidé quand je dois en porter une. D'autant que, pour tous les jours, c'est tee-shirt l'été,

pull l'hiver, et, au boulot, même si je suis chef d'équipe maintenant, la tenue c'est pantalon stretch et gilet. Je me regarde dans le miroir et je ne me reconnais pas tout à fait. Il y a des types qui ont une élégance naturelle, on leur met n'importe quoi sur le dos, ils ont de l'allure, moi j'ai tout de suite l'air endimanché.

Juliette m'avait quasiment mis en demeure. « Il faut qu'on ait une conversation avec lui. » J'avais répondu : « Et si tu te trompes ? » Elle avait été péremptoire. « Je ne me trompe pas. Je connais mon fils. » Façon indirecte, ou inconsciente, de me signifier que moi, je ne possédais pas la même clairvoyance ni la même sensibilité. Se rendant compte de sa maladresse à mon endroit (ce n'en était pas tout à fait une, hélas), elle avait ajouté : « Le harcèlement, ça n'arrive pas qu'aux autres, mon vieux. Sinon, pourquoi ils en parleraient autant à la télé ? »

C'est à cette occasion qu'elle avait prononcé le mot – « harcèlement » – pour la première fois, la sonorité m'avait surpris, il m'avait semblé qu'elle parlait d'une maladie, d'une pathologie, comme la rougeole ou l'eczéma.

Je n'avais rien trouvé à rétorquer. Oui, ça existait, visiblement, ça pouvait donc en effet tomber sur nous, sur lui, question de probabilité.

J'avais négocié. « En tout cas, il ne faut pas en faire des tonnes, genre le prendre entre quatre yeux, sinon il va se braquer, ou se sentir humilié. Parce que, si c'est vrai, il dira rien. Si c'est faux, il nous en voudra. » Elle m'avait rassuré. « T'inquiète. »

Elle avait donc esquissé une première tentative, tout en douceur, alors qu'il goûtait, à la cuisine, au retour

d'André-Malraux, et qu'elle rangeait les courses. « Ça va, au collègue ? » Il l'avait dévisagée, décodant ses soupçons en une fraction de seconde, et avait lancé : « Oui, ça va. Pourquoi ça irait pas ? » Et il avait fichu le camp aussitôt dans sa chambre. Juliette s'était montrée catégorique. « Tu aurais vu sa tête. Son regard. J'ai visé juste. Et cette façon de déguerpier, c'était un aveu. » J'avais opposé une moue dubitative. Elle avait recommencé quelques jours plus tard, sur le mode : « Tu as l'air bizarre », il n'avait de nouveau pas pipé mot. Dans la foulée, il était venu me voir et m'avait glissé : « J'ai l'impression que maman flippe. Dis-lui que c'est pas la peine. » Je lui avais souri. Juliette avait fantasmé. Notre fils allait bien.

Ne parvenant pas à admettre qu'elle avait pu avoir tort, elle m'avait lancé : « Ou alors... tu crois qu'il est homo ? Et que c'est pour cette raison qu'ils l'embêtent, qu'il ne nous parle jamais et qu'il est fuyant ? » Je m'étais récrié. « N'importe quoi ! » Elle ne s'était pas découragée. « Il est un peu efféminé, quand même. » Dans son esprit, c'était lié, les gestes féminins et l'homosexualité. Dans le mien aussi, j'avoue. Pourtant, je ne m'étais pas démonté. « C'est sa génération qui est comme ça. Tu sais bien, leur truc avec les genres. » Elle n'avait pas réussi à masquer son accablement. « On jurerait que tu fais tout pour ne rien voir. » J'avais filé au garage, prétextant devoir vérifier le niveau d'huile de la voiture.

Je sors fumer une cigarette sur le balcon. Quand on avait emménagé, ça nous avait plu qu'il y ait un balcon, on s'était dit : tout le monde n'a pas cette chance. Juliette y a installé des plantes, dont elle s'occupe avec minutie.

Et ça évite que l'appartement empeste le tabac. On a le projet de partir, néanmoins. On voudrait acheter une maison, avec un bout de terrain, en périphérie de la ville. On a visité des bicoques, à Trignac, et même à Saint-Brevin, de l'autre côté du pont, mais rien qui nous plaise, ou alors trop cher. On a réussi à mettre un peu d'argent de côté, les parents de Juliette nous prêteront une partie du montant de l'acquisition, et la banque nous a assurés qu'elle nous accorderait un crédit pour le reste. Peut-être qu'on cherchera une maison plus petite, on n'a plus besoin de trois chambres, maintenant.

J'expire la fumée de cigarette. Je songe : comment ai-je pu refuser de considérer les signaux, même faibles ? de repérer les indices ? d'écouter ma femme, qui est la plus incroyable des mères ? de provoquer une discussion avec mon fils ? Le psy m'a assuré que je ne devais pas culpabiliser : la plupart des victimes de harcèlement s'enferment dans le silence, voire dans la dissimulation, elles s'arrangent pour que leur entourage ne remarque rien, elles ne veulent surtout pas éveiller les soupçons, parce que les soupçons les obligeraient à passer aux aveux, à se désigner comme victimes, à se reconnaître comme telles. L'aveu enclenche aussi un engrenage, il leur faut accepter que ça leur échappe, que d'autres s'en emparent, et c'est tout ce qui les terrorise, parce qu'elles répugnent de toutes leurs forces à ce que leurs bourreaux soient informés de leur peur et sachent qu'elles ont cafté, qu'elles ont été minables au point de cafter, de s'abriter derrière des tiers, c'est la démonstration éclatante de leur lâcheté, de leur nullité. Soudain, je suis saisi d'une quinte de toux et je songe que la cigarette n'en est pas la seule responsable.

Le premier qui s'en est pris à Hugo se prénomme Mathis. C'est lui qui s'est moqué de son tee-shirt. Est-ce que ce coup de griffe lui est passé par la tête dans l'instant ou est-ce qu'il y pensait depuis quelque temps ? A-t-il désigné sa proie au hasard ou l'avait-il repérée à l'avance ? Nous n'en savons rien. Toujours est-il qu'il a trouvé aussitôt un complice en la personne de Rayan. Il faut dire qu'ils étaient inséparables, ces deux-là, ayant grandi dans le même quartier, fait « les quatre cent coups » ensemble (c'est ainsi que les parents ont qualifié leurs méfaits précédents, quand on les a interrogés, comme si mettre le feu à des poubelles, chourer dans un supermarché, rouler en scooter à douze ans, et sans casque qui plus est, c'était faire « les quatre cent coups » ! « On les a grondés, hein, mais vous savez ce que c'est, les mômes, à cet âge-là ! », a objecté l'une des mères).

Je l'ai déjà mentionné : tout leur acharnement a découlé de cette première moquerie. Devant l'apathie de mon garçon, ils se sont cru autorisés à continuer, à proférer d'autres sarcasmes, à le ridiculiser de plus belle. Quand Hugo touchait un objet ou une porte, ils s'approchaient et mimaient l'usage d'un désinfectant. Et si Hugo tentait de s'en offusquer, ils haussaient les épaules : « Faut pas le prendre mal, tête de bite », s'écriaient-ils, avant de s'éloigner en ricanant. Peu à peu, les attaques se sont multipliées, dans la cour lorsque les pions regardaient ailleurs, dans les couloirs au milieu de la foule, dans les cages d'escalier, dans la salle de classe quand le prof avait le dos tourné : c'était des cheveux tirés, des petites claques derrière la tête, des bousculades intentionnelles, des croche-pieds, des boulettes de papier lancées

au visage, et même, une fois, un compas. À la cantine, personne ne venait plus manger à sa table, on lui adressait un doigt d'honneur en passant. Les attaques sont devenues incessantes. Et puis sont arrivées les insultes. Sur nous, sa famille : « Ta mère, la pute », « Fils de prolo ». Le plus souvent le concernant lui directement : « Tu sers à rien, t'as que dalle à faire ici, t'es qu'un loser, un microbe, un morbac. » Ils l'ont affublé de surnoms atroces : taffiole, suce-bites, trouduc, bâtard, bouffon, furoncle. Ils se sont livrés sur lui à des jeux odieux, l'enfermant dans les toilettes, balançant de la nourriture sur lui. Finalement, ils sont passés aux menaces : « On va te faire la peau, te mettre un balai à chiottes dans le cul, te composter. » Tout cela, je l'ai appris des mois plus tard.

Enzo s'est habillé lui aussi. Bermuda blanc, tee-shirt blanc. Presque une tenue de vacances. Si ce n'est qu'il ne montre pas l'excitation ou la nonchalance qui vont avec les vacances. Il sait qu'aujourd'hui le blanc est la couleur du deuil. Il sait qu'on entend être du côté de la lumière, de la pureté, de l'innocence. Que, pour quelques heures, il s'agira d'éloigner les ombres, la sauvagerie, la désolation. Il devine aussi que tout cela n'est qu'illusion, que la blancheur ne lui rendra pas son grand frère, n'apaisera pas sa peine, sa détresse, ne répondra pas aux questions qui se télescopent dans sa tête, mais il joue le jeu, il accepte le leurre, la chimère. Je dis : « On ne part pas tout de suite. Tu as largement le temps de jouer à ta console. Ou alors on peut aller faire un tour, en attendant. » Il me dévisage. « Je veux bien aller faire un tour avec toi. »

Par l'embrasure de la porte de la salle de bains, je préviens Juliette, qui grommelle (« Franchement, tu trouves que c'est le moment ? ») et finit par consentir (« Surveillez l'heure. On doit être prêts à la demie, je te rappelle. ») Enzo propose qu'on aille au Jardin des plantes, et je m'en étonne. J'imaginais qu'il choisirait directement le front de mer. Il aime bien le Sammy, cet étrange aigle de bronze, planté dans l'eau, qui porte sur son dos un soldat américain. Il aime bien aussi les pêcheries, ces cabanons juchés d'où on jette les carrelets. Mais ce matin, c'est son enfance qui commande, visiblement. Il dit : « Tu te souviens, je voulais toujours aller à l'aire de jeux quand j'étais petit. » Mon fils de neuf ans parle du temps où il était petit comme d'une époque lointaine, qui exigerait un effort de mémoire. Je souris. « Oui, je me souviens très bien. C'était il n'y a pas si longtemps. » Mais Enzo a peut-être raison : ça veut dire quoi, pas si longtemps, quand le temps nous file entre les doigts, quand tout ce qu'on a connu un jour n'existe plus ?

On se met en route, il slalome sur les trottoirs comme s'il évitait des flaques imaginaires, s'arrête aux feux comme on le lui a appris, lorgne la devanture d'une pâtisserie, parle de tout et de rien sans se préoccuper de vérifier que je l'écoute, dit que ce qu'il préfère ce sont les cours d'anglais (il est en CM1, à mon époque on n'apprenait pas de langue vivante à cet âge), que Kévin a une casquette « trop cool » (il voudrait la même), que la bande originale de *La Pat' Patrouille* est « naze » (il a pourtant adoré le film). Finalement, on pénètre dans le jardin par le boulevard du Président-Wilson. Je songe que je n'ai pas mis les pieds ici depuis deux ou trois ans

peut-être, ce n'est pourtant pas très loin de l'appartement. Mais le travail, mais les courses à faire le samedi, mais la famille à voir le dimanche, mais le mauvais temps, mais la fatigue : il y a tellement de bonnes ou mauvaises excuses. Presque personne à une heure aussi matinale, seulement quelques vieillards, souvent tirés du sommeil aux aurores ou qui redoutent la chaleur des après-midi. Le calme me surprend. L'idée qu'il subsiste des lieux paisibles, même au milieu de la ville, des lieux paisibles, tout court. On peut déambuler au milieu des mimosas, des lauriers-roses, le long d'allées qui ressemblent à des serpents endormis. Mon fils glisse sa main dans la mienne.

Il murmure : « La dernière fois que je suis venu ici, c'était avec Hugo. » C'est d'ailleurs à cette occasion qu'il a découvert les textos épouvantables que celui-ci recevait. Ils étaient assis côte à côte sur un banc, et des messages ont commencé à s'afficher. D'abord, Enzo a pensé qu'il s'agissait d'une conversation. Très vite, il a compris que son frère était bombardé de SMS, qu'il n'y répondait pas, que chaque message semblait une blessure, même s'il s'efforçait de donner le change (sa bouche faisait « une grimace »). Pour se rassurer, Enzo a préféré en plaisanter. « Ben, dis donc, elle te drague grave, la fille. » Mais Hugo n'a pas rigolé, même pas souri. Il avait le regard dans le vide. Alors Enzo s'est enhardi. « Ou alors, c'est un gars relou. » L'aîné a balayé l'interrogation. « T'occupe. » C'est à cet instant qu'Enzo a admis qu'il se passait quelque chose, et de pas normal. Il a fait mine de ne plus s'intéresser à son frère, a même sorti sa console pour jouer, et, dès qu'il a pu, a jeté un œil, par-dessus son épaule, aux SMS qui continuaient à déferler. Il était écrit : *Pédale, on va te*

niquer ta race, ou Tu vas l'avoir bien profond, tu devrais aimer ça. Il a éprouvé une sorte de sidération. Jamais il n'avait lu des mots aussi grossiers (il en avait entendu, ils fusaient de partout, dans la rue, à la télé, à l'école parfois, et il en avait été plutôt dégoûté). Jamais surtout il n'avait envisagé qu'on puisse s'en prendre à son grand frère (son idole, son roc, son modèle), qui plus est de manière aussi violente. Jamais non plus il ne s'était posé de question sur la sexualité de celui-ci. Il a été tenté de demander une explication, mais se doutait qu'il n'en obtiendrait pas, alors à quoi bon ? Ils sont restés encore plusieurs minutes sur le banc, avec pour unique distraction la vibration de nouveaux SMS, le catapultage de nouvelles insultes.

Le cadet n'a pas fait mention de cet épisode sur le coup. Il n'a pas jugé bon de nous alerter. Je ne le lui reproche pas : il a supposé que son frère s'était « embrouillé avec un gars de son collège, point », nous a-t-il confié plus tard. À nous aussi, cela a demandé du temps pour mesurer l'étendue des dégâts.

Sans transition, Enzo déclare qu'il aimerait bien devenir jardinier. Il apprend le nom des plantes, des arbres, le rythme des saisons ; c'est un travail qui lui plairait. Je ne lui rétorque pas qu'il ne faut pas juste contempler les arbres, dessiner des paysages, mais sortir par tous les temps, bêcher, désherber, débroussailler, ramasser des feuilles, se salir les mains, se casser le dos, je ne lui dis pas davantage qu'il a le temps de changer d'avis. Et puis, au fond, il a raison, ce serait un beau métier. L'an dernier, il rêvait de s'engager sur un bateau, il se voyait pêcheur en haute mer. Son frère, lui, n'avait pas d'idée précise sur son

avenir. Il cherchait sans doute sa voie dans l'art et hésitait à nous en parler, redoutant notre réaction. On l'aurait certainement découragé, comme tous les parents, on aurait dit : « Passe ton bac, fais des études, il n'y a que ça qui met à l'abri », et c'est ce qu'on veut pour ses enfants, qu'ils soient à l'abri. On croit bien faire et parfois on se trompe. J'écoute Enzo me désigner les végétaux, les herbes, les arbustes que nous croisons sur notre passage. Je songe qu'il est encore temps, pour nous, de ne pas nous tromper. Enzo est le seul enfant qui nous reste.

Je vois néanmoins qu'il meurt d'envie de parler de son frère, mais il tergiverse, le sujet est toujours aussi douloureux, il craint de ne pas y arriver, il craint de me faire mal. Finalement, il se lance. « Je sais que je vais m'habituer... sans lui... je ne peux pas faire autrement, mais je me dis que ça ne sera plus jamais pareil, que ma vie entière il y aura ça... lui pas là... alors qu'il aurait dû être là. » Je le contemple, j'ai entendu tous ses pointillés, ses tâtonnements, ses tourments, je passe ma main dans ses cheveux, on continue de marcher.

Un jour, ses bourreaux se sont mis à harceler Hugo sur les réseaux sociaux. Apparemment, cela ne suffisait plus, la cour de récréation, les fournitures scolaires volées, les mises à l'écart, les accrochages. Cela ne suffisait plus, les invectives par messages privés, la persécution continue, répétée par téléphone. Il fallait un public, il fallait des spectateurs, il fallait une caisse de résonance. Pour cela, il n'y avait qu'à créer des comptes anonymes, s'inventer des pseudos, de fausses identités, constituer des groupes, des « boucles », et dénigrer, balancer des posts offensants,

des médisances, des insinuations humiliantes, des calomnies, des rumeurs infondées, des photos désavantageuses, ou embarrassantes, ou détournées pour devenir obscènes, sur Instagram, sur Snapchat, sur TikTok (sur je ne sais plus quoi encore, tous ces espaces que je ne connaissais pas, ou si peu, parce que je ne m'y intéressais pas du tout, parce que je n'avais rien à raconter, rien à montrer, parce que je préférais les vraies gens) ; et puis il n'y avait plus qu'à compter sur l'effet de meute, car il suffisait de quelques meneurs pour entraîner beaucoup de suiveurs. J'ai découvert ces nouveaux territoires, une étendue de haine à l'infini, où l'on peut porter ses coups sans le moindre risque d'être inquiété, sans redouter la moindre conséquence. Mon Dieu, j'étais si loin quand mon fils avait besoin de moi.

Enzo dit : « Toi, papa, comment tu vas ? »

Quand on y songe, c'est la question la plus banale qui soit, la plus ordinaire, celle qu'on pose par réflexe, sans même écouter la réponse, comme on dit bonjour. Mais cette question n'est plus banale désormais, et personne n'ose plus me la poser, nous la poser, ou alors seulement avec une mine contrite, une compassion appuyée. Sauf Enzo, qui, lui, se lance, sans y mettre de gravité ou d'affliction, avec un naturel désarmant. Qu'on ne s'y trompe pas pourtant : il a conscience qu'elle n'est pas anodine, cette question. Il la pose précisément parce qu'elle ne l'est pas. Et parce qu'il est attentionné, généreux. Parce qu'il veut dire à son père : tu as le droit de l'avouer, que tu ne vas pas bien, même devant ton fils, tu as le droit parce qu'on se connaît par cœur, et qu'on ne va pas se raconter d'histoires, et parce que c'est normal de ne pas aller bien, c'est même le contraire qui serait bizarre.

DISPONIBLE EN
LIBRAIRIE !



COMMANDER